AGNÈS GRIMAUD

Papillons de l'ombre

AGNÈS GRIMAUD

Papillons de l'ombre

Illustrations : Camille Lavoie

ado et compagnie

À Jean-Pierre, le compagnon
de mes plus beaux voyages.
Des plus ardus aussi.

« Between every two pines
is a doorway to a new world. »

John Muir (1838-1914),
naturaliste américain,
qui a notamment contribué
à la création du parc national Yosemite

Principaux clans des papillons

Clan de Belk

Belk (fils de Lestig)
Bruknir
Eïsa
Datzu
Djune
Niox

Clan de Tanaïs

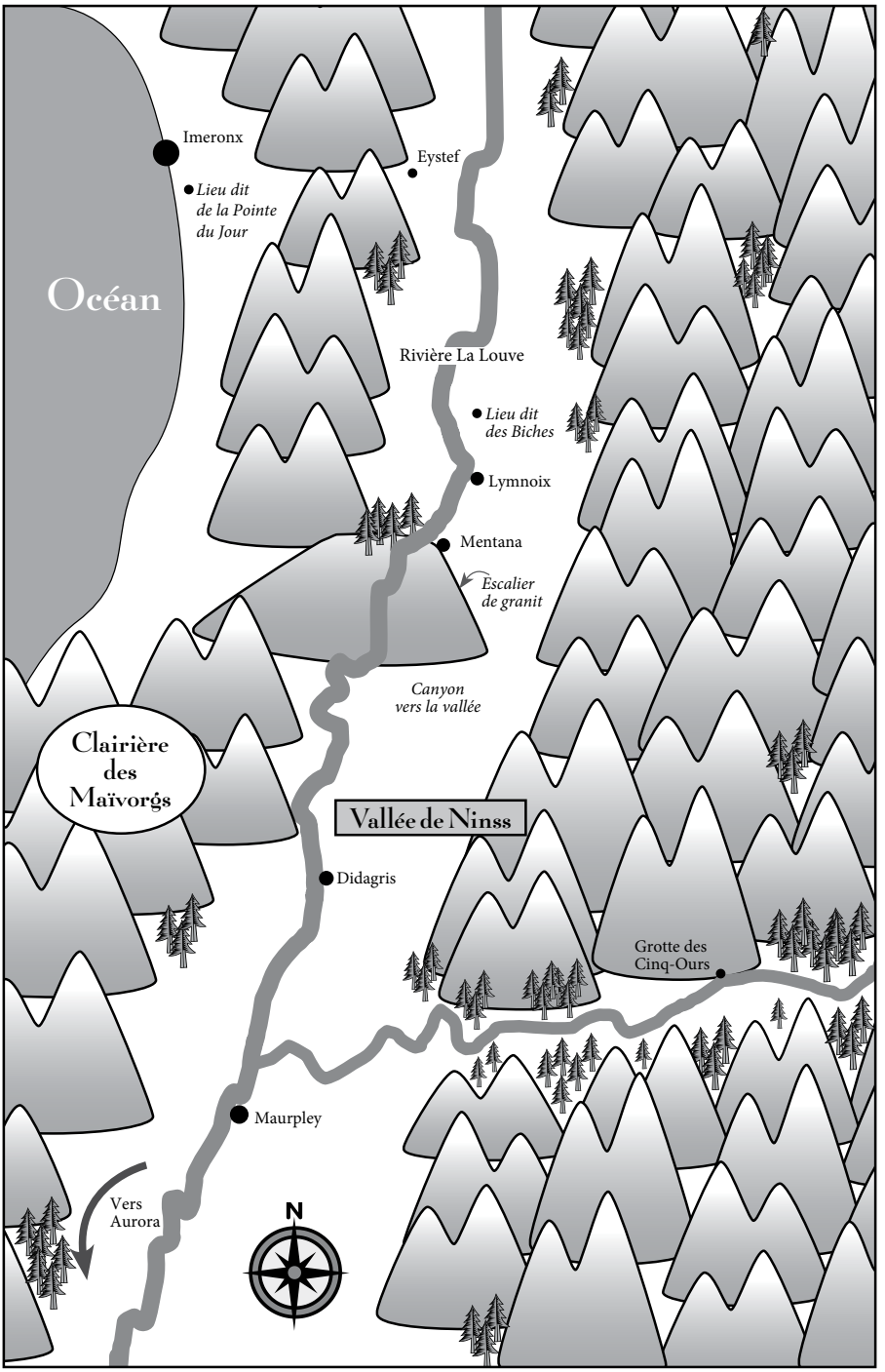
Tanaïs
Rulf
Krig

Clan de Ferkyos

Ferkyos
Awi
Svreid
Nadrige

Papillons solitaires

Lotz
Stej


Imeronx
Eystef
Lieu dit
de la Pointe
du Jour
Océan
Rivière La Louve
Lieu dit
des Biches
Lymnoix
Mentana
Escalier
de granit
Canyon
vers la vallée
Clairière
des
Maïvorgs
Vallée de Ninss
Didagris
Grotte des
Cinq-Ours
Maurpley
Vers
Aurora
N

Prélude

Dans sa prime jeunesse, il se tortillait de plaisir lorsque sa mère lui racontait cette légende. Il en aimait chaque passage.

— Encore ! criait-il. Encore !

***

À l'origine, les papillons avaient une si petite taille et si peu d'éclat qu'ils étaient comme des fétus de paille dans le vaste ciel. À quoi leur servait-il de voler s'ils étaient à la merci du moindre courant d'air ou d'un oiseau affamé ? Voilà pourquoi un papillon décida, un beau matin, que les choses devaient changer.

Il alla trouver le Vent du Printemps, alors que ce dernier était allongé par terre, morose et soucieux.

— Que se passe-t-il ? lui demanda ingénument le papillon.
— Je suis à bout de souffle, se désola le Vent.
— Et pourquoi donc ?
— Ffff ! En ce moment, la terre porte trop de graines qu'il faut éparpiller çà et là.
— Je pourrais t'aider.
— Toi, chétif insecte ?! se moqua le Vent, ce qui fit bruisser les feuilles des arbres alentour. Comment t'y prendrais-tu ?
— Je butine déjà les fleurs à longueur de jour, répliqua fièrement le papillon. Si j'étais plus grand, je pourrais m'occuper d'une clairière à moi seul.

Le Vent du Printemps accepta la proposition de l'insecte, et il souffla doucement dans ses ailes de manière à ce qu'elles atteignent la taille souhaitée. Le papillon, content d'avoir soumis si facilement le Vent à son désir, voulut savoir s'il pouvait en faire autant avec le Soleil. Il vola jusqu'à l'Astre d'or, qui suait à grosses gouttes pour réchauffer la terre après les rudes mois d'hiver.
— Vois comme mes ailes sont devenues grandes, lui fit remarquer le papillon. Je pourrais t'éventer pour te soulager. À condition que tu acceptes de me donner un petit rien en échange…

Le Soleil consentit volontiers à répandre quelques-unes de ses somptueuses paillettes dorées sur les ailes de son bienfaiteur. Le papillon, ayant obtenu ce qu'il cherchait, retourna vite auprès des siens. Il leur déclara alors en leur dévoilant sa majestueuse livrée :

— *Désormais, les oiseaux s'écarteront sur notre passage tel qu'il se doit devant les maîtres du ciel.*

***

— Encore ! Encore ! suppliait-il.

Souvent, au lieu de recommencer cette célèbre histoire, sa mère l'attrapait et le faisait tournoyer. Puis elle le serrait contre elle avec tendresse. Qu'il aimait se blottir tout entier dans la douceur de sa robe de taffetas bleu azur ! Le frou-frou de la soie l'emplissait d'un profond bien-être.

Ce précieux souvenir, toujours intact après des décennies, alla s'entasser avec ceux qui s'étaient rassemblés dans son esprit au cours de la journée. Il contempla l'océan à perte de vue, cet autre taffetas d'une indicible beauté qu'il avait si souvent survolé, lui, le fier nomade. Il se gorgea de l'air salin, écouta le fracas musical des vagues contre la falaise. Ses sens demeuraient aiguisés, malgré son grand âge. Combien avait-il chéri sa liberté ! Et combien l'avait-on chéri aussi, lui, le respectant partout où il passait.

Aujourd'hui, la force lui avait néanmoins manqué devant ceux qui s'étaient plu à l'humilier. Aujourd'hui, pour la première fois de sa vie, on avait fait de lui un être soumis. Or cela, jamais il ne pourrait le supporter.

Il ferma les yeux, se drapa dans sa cape, comme dans un linceul, et se laissa sombrer dans les flots, coulant à pic sous le poids de ses souvenirs.

CHAPITRE 1

Le don

« Bienvenue à Mentana, 163 habitants », signalait le panneau d'accueil planté à l'entrée de ce village isolé.

On avait pris la précaution d'y clouer des chiffres en fonte de manière à tenir un recensement précis des habitants. Cependant, plusieurs Mentanois prétendaient que cet écriteau était ensorcelé, car la queue du 6 avait la fâcheuse manie de se décrocher régulièrement, faisant bondir d'un coup, et ce, en dépit du bon sens, la population à 193 âmes.

Le vieux Will Felgardi clamait, de son côté, qu'une ombre agile, vêtue d'une cape sombre, était à l'origine de ces méfaits. Il jurait l'avoir aperçue, plus d'une fois, s'activant en pleine nuit sous une lune discrète. On hésitait à le croire pour la simple raison que le bonhomme, surnommé Will le Bigleux, ne dessoûlait plus depuis la mort de sa fille unique Nina.

Une véritable tragédie… Nina avait perdu son premier enfant à peine né, ce qui la fit plonger dans un profond désarroi. Un matin, son mari découvrit une lettre d'adieu qu'il lut en tremblant. Or, malgré d'innombrables recherches, le corps de la malheureuse demeura introuvable. Dès lors, Will commença à boire. Pour oublier ou bien pour se souvenir, personne ne le savait. Le vieil homme brisé marmonnait, d'une voix pâteuse et le regard vitreux, que sa fille adorée n'était pas morte, qu'elle lui chuchotait, la nuit, au creux de l'oreille :

— Je suis là, papa, dans le bercement du vent…

Mis à part ces chiffres dotés d'une vie propre et ce cadavre évanoui dans la nature, Mentana était un patelin sans histoire, juché sur un des plateaux de la vallée de Ninss. Le paysage qui s'offrait au regard à perte de vue, à pareille hauteur, était grandiose, la vallée verdoyante s'enchâssant, pile au sud, entre de majestueuses parois de granit violacé.

Quelques maisons de pierres grises ainsi qu'une auberge, servant également d'écurie publique, bordaient l'unique place de Mentana sur laquelle trônaient un large puits et, depuis peu, une rutilante pompe à eau manuelle. Cette innovation, signée Robert Miller, avait provoqué une véritable révolution dans le quotidien des Mentanois puisqu'il suffisait désormais d'actionner le bras de cet appareil, dans un mouvement continu, pour obtenir de l'eau. Plus besoin de plonger un seau dans les entrailles de la

terre pour en extraire l'inestimable liquide. À Mentana, l'or bleu jaillissait maintenant sans difficulté d'une bouche en fonte rouge !

— La couleur exacte est « sang-de-bœuf », prit soin de préciser monsieur Miller dans le discours qu'il prononça lors de la cérémonie d'inauguration de sa pompe.

Ce génie créatif éprouvait un véritable plaisir à débusquer le mot juste, comme d'autres aiment à taquiner la truite. Les gens lui pardonnaient volontiers cet esprit tatillon, car Robert Miller était un être affable et généreux. D'ailleurs, il avait promis d'installer sa fameuse pompe dans le village voisin de Lymnoix, situé au nord, sur le bord de la rivière de la Louve, à deux heures de cheval, dès qu'il aurait le temps d'en fabriquer une nouvelle.

Miller habitait une cabane en bois en retrait du village. Il l'avait construite avec l'aide de sa femme, Margot. Ce foyer était confortable bien que peu spacieux. Les parents couchaient au rez-de-chaussée, afin de pouvoir entretenir le feu durant les froides nuits d'hiver alors qu'un moelleux duvet de neige recouvrait la terre. Leurs trois enfants se partageaient la mezzanine aménagée sous les combles. Chaque soir, ils y suspendaient leur hamac et s'emmitouflaient dans les couvertures colorées crochetées par leur mère. Zachary et Sev étaient respectivement âgés de quatorze et onze ans tandis que Gaelle en avait treize. L'aîné de la fratrie possédait la tignasse brune de son père, le nez droit et fin de sa mère et des yeux bleus hérités d'un

aïeul. Grand et robuste, il disposait d'un tempérament calme. À l'inverse, le frêle Sev était bouillonnant, animé d'une énergie débordante. Des marques de l'enfance s'attardaient encore sur sa face ronde aux joues pleines. Ses yeux, deux noisettes enfoncées sous des sourcils arqués, lui donnaient un air espiègle. Il partageait plusieurs traits particuliers avec sa sœur : sa vivacité, son imagination et sa propension à être toujours en mouvement.

Par conséquent, une incroyable complicité unissait Sev et Gaelle. Ils n'étaient pas jumeaux de corps, mais d'esprit. Les fils de leurs pensées, de leurs joies et de leurs soucis s'entrelaçaient naturellement, ce qui émerveillait leur entourage à l'exception de Zachary qui en éprouvait assez souvent des pointes de jalousie.

Gaelle passait ses journées dehors en compagnie de Sev. La forêt était leur terrain de jeu. Les branches basses des arbres géants leur servaient de perchoirs, les lianes, de balançoires. Certaines plantes atteignaient des dimensions si extravagantes qu'il suffisait de courber leurs magnifiques feuilles lustrées pour construire le toit d'une hutte. À côté de cette nature aux proportions gigantesques vivait l'infiniment petit où figuraient la plupart des insectes. Cependant, nul ne s'étonnait de voir apparaître de temps à autre une fourmi de la taille d'un œuf de caille comme si certaines espèces, aux mutations plus rapides que celles de l'homme, s'adaptaient plus promptement à l'immensité de la végétation.

***

Gaelle était d'un naturel rêveur. Son esprit ondulait sans relâche à la manière des boucles châtain clair qui encadraient son visage radieux. Cela explique en partie pourquoi elle ne prit conscience de son don que peu à peu, au fil des événements, comme un dessin chiffré dont elle aurait découvert la forme en reliant les points. Elle finit par comprendre qu'elle n'était pas censée voir ce qu'elle voyait. Elle avait hérité des magnifiques yeux noirs de sa mère. Néanmoins, ce qu'ils contemplaient appartenait à un autre monde…

La première fois que Gaelle aperçut un insecte camouflé, elle s'en moqua bien du haut de ses neuf ans. Ce jour-là, elle remarqua, en pleine partie de cache-cache, une bestiole parfaitement immobile sur le tronc d'un pin majestueux, à trente-cinq pieds du sol. La fillette distingua le contour de ses ailes repliées sur un long thorax quoique la créature fût exactement de la même couleur que l'écorce de l'arbre. Si elle avait été à sa hauteur, Gaelle aurait constaté que cet insecte était en fait plus grand qu'elle. Mais, dans l'immédiat, il y avait plus pressant que l'observation de la faune : elle devait disparaître illico avant que Sev ne la débusque.

Au cours des années suivantes, elle observa à plusieurs occasions ces insectes qui, chaque fois, réussissaient à se fondre dans le décor, en dépit de leur taille.

Sur du bois ? Ils étaient brun-roux.

Sur des galets ? Mouchetés.

Parmi les feuilles mortes ? Orangés, les ailes légèrement froissées.

Jamais ils ne bougeaient. On aurait presque pu les prendre pour des fossiles.

Aussi, ces animaux statufiés ne l'attiraient guère. Gaelle leur préféra longtemps les plus formidables contorsionnistes de la création : les vers de terre. Les jours de pluie, Sev et elle réunissaient une colonie de lombrics. Les jeunes Miller étaient devenus experts dans la construction de tranchées et de galeries d'une incroyable complexité.

***

En l'espace de six mois, Gaelle avait grandi d'un coup. La puberté faisant son œuvre, ses épaules autrefois voûtées s'étaient dégagées sous la poussée de sa poitrine. Ses joues s'étaient un peu creusées, ce qui mettait en valeur ses yeux noirs en forme d'amande. L'adolescente commençait à être plus soignée. Depuis qu'elle avait franchi le cap des treize ans, mademoiselle hésitait davantage à se lancer dans des chantiers de boue. Sev n'avait cependant aucune difficulté à la convaincre de grimper aux arbres jusqu'à en avoir le vertige ou encore de jouer à la balle. C'est d'ailleurs en s'adonnant à cette activité que Gaelle eut une révélation bouleversante.

L'automne était avancé. Les cornouillers, couverts de fruits rouges, avaient perdu leur panache feuillu tandis que de rares chênes s'entêtaient à garder leur frondaison vert foncé. Toutefois, le fond de l'air restait doux. Gaelle et Sev s'amusaient dehors depuis une bonne heure.

— Eh ! Tu joues ou tu rêvasses ? s'écria ce dernier alors qu'elle avait, encore une fois, omis de rattraper la balle qu'il venait de lui lancer.

— Quoi ?! répondit-elle.

— Laisse tomber… Le premier qui la retrouve gagne, le perdant cède son dessert !

Le frère et la sœur se ruèrent à la recherche du jouet perdu. Ils retournaient les feuilles mortes avec frénésie, en faisaient de gros tas qu'ils s'envoyaient sur la tête en riant aux éclats. Sev l'emporta, sans grande surprise, vu son exceptionnel sens de l'observation :

— La voilà ! s'exclama-t-il en pointant du doigt une minuscule tache beige au beau milieu d'une jonchée de végétaux ambrés et rabougris.

Il attrapa sa précieuse trouvaille après avoir balayé le sol de ses mains et la plaça sous le nez de Gaelle, avec une expression triomphante. Celle-ci, stupéfaite, ne réagit pas. Sev, bon joueur, eut pitié d'elle. Il faut dire que leur mère avait promis de leur préparer sa délectable tarte aux pommes caramélisées pour le goûter.

— Ça va ! Je suis le meilleur. Mais, comme j'ai un grand cœur, je ne te réclamerai pas ta part.

Gaelle se moquait éperdument de conserver ou non sa portion de tarte. Son frère venait de ramasser la balle, qui avait roulé tout contre un insecte-statue dissimulé parmi les feuilles friables. Or, Sev aux yeux de lynx n'avait pas paru, un seul instant, conscient de la présence de la créature qui avait pourtant frémi lorsque les doigts du garçon effleurèrent son aile.

Il n'a rien vu ! Comment est-ce possible ?

Gaelle se tut, sentant confusément qu'elle ne devait pas révéler l'existence de l'animal. Elle se laissa entraîner docilement par Sev qui, inquiet de la mine déconfite de son éternelle complice, la guida par les épaules jusqu'à la maison. Il lui offrit même de lui céder son propre morceau de tarte…

***

À partir de ce moment, Gaelle voulut se renseigner sur ces bêtes étonnantes qui, en plus d'être immobiles, demeuraient invisibles pour ses frères aussi bien que pour ses parents. Une paire d'antennes, des ailes et six pattes : elle n'avait jamais douté de leur appartenance au règne des insectes. Elle chercha donc ce mot dans l'encyclopédie paternelle. Il y avait une planche en couleurs sur laquelle une cinquantaine de spécimens étaient dessinés. Gaelle fut embêtée, car ils étaient tous représentés les ailes déployées. Or, les créatures qu'elle avait observées dans la nature

avaient toujours les leurs repliées. Pour le reste, leur thorax était velu à la manière des abeilles et leurs antennes filiformes comme celles des criquets ou des grillons quoiqu'elles aient davantage l'apparence de plumes que de brindilles. Quant à leurs pattes, elles paraissaient trop courtes pour appartenir à une mante religieuse ou à une sauterelle. Gaelle questionna son père :

— Existe-t-il des insectes plus grands que ceux de cette planche ?

— Absolument, répondit-il sans hésiter, ils appartiennent à l'ordre des lépidoptères.

— Des lépidoptères ? répéta l'adolescente, qui entendait ce mot pour la première fois.

— Il s'agit des papillons. Certains te dépassent de deux ou trois pieds, bien qu'il en existe aussi de la dimension d'une marguerite. Ces derniers pourraient tenir dans ta paume.

— Comment leur taille peut-elle varier autant ? s'étonna Gaelle.

— Tu sais que le chat, le lynx et le puma font partie de la même famille, n'est-ce pas ?

— Bien sûr ! Ce sont des félins. Mais le lynx et le puma ne sont pas si gigantesques comparés à un chat !

— Ne crois-tu pas, ma jolie, qu'il pourrait exister des félins plus gros encore qu'on n'a tout simplement pas identifiés parce qu'ils habitent des régions inexplorées par les hommes ? suggéra Robert Miller, les yeux rêveurs.

— Peut-être bien…

Robert se pencha sur le livre et tourna soigneusement les grandes pages noircies de minuscules caractères. Arrivé à la lettre P, un sourire se dessina à travers sa barbe taillée avec soin :

— Quel panache, hein Gaelle ? siffla-t-il en plaçant son index sur une illustration.

Celle-ci représentait un papillon et un homme debout, côte à côte. L'insecte dépassait d'ailleurs l'être humain grâce à ses antennes. Émerveillée, la jeune Miller contempla l'intérieur de ses deux paires d'ailes ouvertes, constellées de paillettes turquoise et frangées d'une large bande écrue. Un deuxième dessin, qui présentait ce même spécimen de dos, permettait d'admirer une mosaïque dans les tons bleutés. Gaelle songea que ces magnifiques créatures étaient beaucoup trop voyantes pour être des maîtres du camouflage. Néanmoins, elles en avaient la taille et la carrure.

— Tu en as déjà aperçu, toi, des papillons ? s'enquit-elle.

— Oui, ma fille ! s'exclama Robert. Enfant, j'en ai vu des petits à plusieurs reprises dans les jardins de la vallée où j'habitais alors. Ils se nourrissaient en plongeant leur trompe dans la corolle des fleurs pour en puiser le nectar. Tiens, comme ceux-ci, dit-il en passant à la page suivante.

Gaelle y découvrit un délicat papillon en équilibre sur un plant de thym fleuri. Constatant qu'il possédait une trompe effilée (une autre image montrait que cet appendice

s'enroulait sur lui-même au repos), la fine observatrice retourna à l'illustration où homme et papillon géant posaient ensemble. Dans leur forme la plus développée, les papillons semblaient avoir perdu leur trompe au profit d'une bouche semblable à celle des humains ! La jeune fille se promit de vérifier s'il en allait ainsi pour le groupe de la forêt de Mentana. Emporté par ses souvenirs, monsieur Miller poursuivit :

— J'avais ton âge quand j'ai commencé à m'intéresser aux papillons géants. Je m'apprêtais à construire mon quatrième cerf-volant, celui qui m'a enfin permis de remporter le concours de Maurpley. À l'époque, on pouvait trouver ces insectes hors norme loin d'ici, sur la côte, dans la région d'Imeronx. Dans l'impossibilité de les étudier en chair et en os, j'ai lu tous les documents que j'ai pu me procurer à leur sujet. Les informations étaient peu instructives, mais je suis tombé sur quelques dessins. C'est en m'inspirant de la morphologie de leurs ailes et des articulations de leur corps que j'ai créé un cerf-volant capable de dépasser n'importe quel concurrent dans le ciel.

Robert étendit ses bras et étira le cou vers le plafond de la cabane, mimant l'envol de son fabuleux papillon de toile. Gaelle sourit en songeant que son père avait conservé son cœur d'enfant. Puis elle posa une dernière question qui la turlupinait :

— À ton avis, certains insectes peuvent-ils demeurer constamment immobiles ?

Son père réfléchit avant de répondre :
— Te souviens-tu lorsque nous avons voulu attraper une libellule, cet été ?
— Ah oui ! s'exclama Gaelle. On n'y est jamais arrivés ! Elle avait des yeux tout autour de la tête.
— Comme la plupart des insectes, j'imagine. Pourquoi resteraient-ils figés alors qu'ils possèdent des ailes et qu'ils maîtrisent si bien l'art de la fuite ?

Pourquoi en effet ? Gaelle n'en avait pas la moindre idée. Mais elle sentait qu'elle tenait là une des clefs du mystère des insectes-statues. Par la suite, elle continua à les observer de plus en plus fréquemment. Se multipliaient-ils ? Allaient-ils finir par bouger et former une nuée compacte qui serait enfin visible aux yeux d'autres personnes qu'elle, Gaelle Miller ?

***

Une fois, la jeune fille voulut en montrer un à l'aîné de ses frères :
— Regarde, là-bas ! s'était-elle exclamée en tendant le bras vers un séquoia.

La créature, dissimulée sur un renflement de racine à la base du tronc, avait tourné la tête et plongé ses yeux sombres dans ceux de Gaelle. Ce regard pénétrant lui intimait clairement de se taire.
— Qu'est-ce qu'il y a ? s'enquit Zachary avec intérêt.

— Euh…, fit sa sœur, la gorge nouée. C'était juste… euh… un colibri.
— Il en faut plus pour m'impressionner, Miss Colibri, lui répondit-il, railleur, en l'affublant de ce nouveau surnom.

Cet incident perturba Gaelle. Observer ce que les autres ne voient pas est amusant. Par contre, craindre ce que personne ne voit est angoissant. Elle essaya de se raisonner en se répétant qu'un chien qui aboie ne mord pas nécessairement. N'empêche, elle n'allait pas se jeter dans la gueule du loup ! Elle s'éloignait désormais le moins possible de la maison si elle se trouvait seule. Et elle changeait de direction dès qu'elle repérait un de ces as du camouflage.

***

Pourtant, sa curiosité l'emporta lorsqu'elle tomba sur un insecte-statue mal caché. Elle n'en avait jamais vu d'aussi petit. Il avait la taille d'un violon. Son thorax et ses ailes se confondaient avec les feuilles mortes. Toutefois, une de ses antennes plumeuses, d'un beau gris-beige, reposait sur une pierre couverte de mousse. On aurait dit un bijou précieux, une broche ciselée avec grand soin exposée sur un coussin de velours vert. En fait, si Gaelle n'avait pas distingué le reste du corps de l'animal, elle se serait emparée de cette superbe plume.
— On voit ton antenne gauche, lâcha-t-elle sans réfléchir, comme si la bestiole pouvait saisir ses paroles.

L'appendice de l'insecte s'éclipsa aussitôt sous les feuilles.
— Hein ? Tu me comprends ! s'écria la promeneuse, surexcitée.
— Pas la peine d'alerter toute la forêt pour ça ! lui répondit l'insecte d'une voix un peu fluette.
— Quoi ?! En plus, tu parles ma langue !
— *Djô !* On va me tuer si on apprend que j'ai discuté avec une humaine, gémit-il.

Gaelle n'en revenait pas. Elle communiquait avec un animal-statue ! Elle s'accroupit pour l'examiner de près, cherchant à découvrir s'il possédait une trompe. Eh bien non ! Il avait plutôt une petite bouche encadrée par deux mandibules. Une explication surgit dans l'esprit de la scientifique en herbe. Elle voulut la vérifier :
— Si tu es un papillon géant, tu dois ingurgiter d'énormes quantités de fleurs pour grandir. Les sucer serait beaucoup trop long. C'est pourquoi la nature t'a doté d'organes broyeurs.
— …
— Sérieusement, tu ne veux plus parler ?! enchaîna-t-elle.
— …
— Même pas pour me dire ton nom ?
— …
— Moi, c'est Gaelle.
— …
— En passant, as-tu du venin ?

— …
— Comme les guêpes ?
— …
— Ou les scorpions !
— …
— Réponds, s'il te plaît ! Je promets de garder ça secret.
— …

Gaelle se résigna devant le mutisme de l'insecte-statue. Il s'agissait certainement d'un bébé en raison de sa taille, mais surtout de son inexpérience. Comment expliquer sinon qu'il ait laissé traîner son antenne à la vue de tous ? Elle constata que son thorax était peu poilu contrairement aux spécimens plus grands, et sans doute plus vieux, qu'elle avait déjà examinés. Elle s'avisa même qu'avec ses ailes, parcourues de fines nervures et repliées en triangle de chaque côté de son tronc presque imberbe, la créature se tenant à ses pieds n'était peut-être pas du tout un papillon. Il n'en avait guère l'éclat si elle se fiait aux superbes illustrations de l'encyclopédie de son père. Au final, elle lui trouvait plutôt l'allure d'une…

Pourquoi pas après tout ?

Devant cet étrange animal, une hypothèse en valait une autre…

— Es-tu une sorte de mouche ? s'enquit-elle, curieuse.
— *Trrrrch… chhh-chi !* crachota son interlocuteur.

L'animal déploya des efforts extraordinaires pour demeurer le plus immobile possible, mais il eut un mal fou à

retenir le tremblement de ses ailes. La soi-disant mouche se tordait de rire !

— *Trrrch… chhh ! Chhh-chi !*

Gaelle s'en amusa. Elle finit par se relever et saluer la bestiole. Même une fois le dos tourné, elle entendit encore quelques « trrrrch… chi ! » et des froissements de feuilles mortes. Elle sautilla de joie.

Mine de rien, elle venait d'apprendre deux ou trois trucs essentiels au sujet de ces bêtes mystérieuses.

Ce n'étaient pas des mouches.

Elles étaient douées de parole.

Et dotées d'un indéniable sens de l'humour.